

LES EPOUSES-ACTRICES

Notre étude consacrée aux actrices portera donc sur une catégorie qui n'a pas la préférence de l'auteur. Leur influence est néanmoins fondamentale dans le cinéma de Guitry. S'il aime et respecte davantage les acteurs, ce sont les actrices qu'il épouse et dont il parle souvent dans ses pièces et ses films, même s'il ne leur laisse pas toujours la parole. Comme le remarque Raphaëlle Moine,

« Les épouses de Guitry se voient satellisées dans une fonction unique: alimenter la comédie de l'existence que Guitry joue, se joue et met en scène à la ville et à l'écran. Il est alors d'autant moins anecdotique de faire intervenir la vie privée matrimoniale de Guitry que la star Guitry ne cesse, dans la sphère publique, de travailler, rectifier, distiller son image et que sa persona se caractérise par une abolition revendiquée et mise en scène de toute frontière entre son œuvre, ses prestations et sa vie¹. »

Etant, toutes les cinq, actrices, elles ont donc, toutes les cinq aussi, participé à ses films, surtout les trois dernières d'entre elles (Jacqueline Delubac, Geneviève de Séréville et Lana Marconi) mais les deux premières ont également figuré dans son œuvre.

Nous tenterons donc de voir, pour chacune d'entre elles, si la manière dont il les envisage correspond à ses idées concernant les femmes en général et les acteurs en particulier. L'amour (ou du moins l'affection profonde) qu'il semble avoir éprouvé pour chacune d'entre elles leur donne-t-il droit à un statut différent de celui des femmes en général telles qu'il les décrit ? A-t-il été plus indulgent avec elles parce qu'elles ont partagé sa vie et surtout participé à son travail, parce qu'elles étaient toutes jeunes et qu'il a pu les former selon ses désirs ? A-t-il été aussi sévère avec elles qu'avec les femmes d'*Elles et toi* ? On sait que Geneviève de Séréville détestait ce livre et que Lana Marconi s'en amusa.

Nous nous demanderons aussi quelle place il leur accorda dans sa vie et surtout dans ses œuvres puisque vie et théâtre se confondent constamment chez lui.

¹ Raphaëlle MOINE, *Faut-il épouser Jacqueline Delubac ? op.cit.*, p.74

Les a-t-il utilisées comme collaboratrices ou non ? Leur a-t-il donné l'occasion de s'exprimer librement ? A-t-il été leur mentor comme il souhaitait l'être avec les femmes qui, selon lui, ont tant de choses à apprendre et tant de défauts à se faire pardonner ?

Sur un plan plus personnel, nous nous demanderons quelle fut la nature exacte de ses sentiments à leur égard ? Furent-ils le reflet exact de ses déclarations d'amour fréquentes, interminables et souvent publiques ? Est-il le disciple de Goethe et de Nietzsche qui citent tous les deux la célèbre formule: « Je vous aime. Est-ce que cela vous regarde ? » A-t-il vraiment aimé ou s'est-il contenté de leur parler d'amour ? N'ont-elles été que l'occasion, rêvée pour lui, de composer et de jouer un certain nombre de monologues lyriques parfois peu convaincants ? Eut-il enfin le même comportement avec chacune d'entre elles ? Que leur apporta-t-il et que lui offrirent-elles en échange ?

Telles sont les questions nombreuses et complexes que nous nous poserons à propos des cinq épouses de Guitry et de la place qu'elles occupent dans son œuvre, et surtout dans son cinéma.

1. Charlotte Lysès (1877-1956)

1.1 Vie de Charlotte Lysès

La première épouse de Sacha Guitry fut sa compagne puis sa femme et elle créa une quinzaine de comédies écrites par lui. Elle fut aussi, semble-t-il, sa collaboratrice et elle participa à l'écriture de certaines de ses œuvres. Elle écrivit même quelques pièces et l'une d'entre elles, *Coucou* (1930), connut un très vif succès.

Quand Sacha la rencontre, elle est la maîtresse de son père Lucien et elle a déjà joué pour lui de très petits rôles dans trois pièces (*Clarisse Arbois*, *La Princesse*

Georges et L'Adversaire) mais elle déteste « Divan le terrible » comme on appelle Lucien qui lui a imposé une « promotion canapé » dont elle ne voulait pas. Elle rencontre Sacha dans les coulisses du théâtre de son père, et, en 1904, quand Lucien apprend leur liaison, il la met à la porte.



Le Théâtre, 2.7 1912



In « *Tout Guitry* »
(Lorcey, 2007)



Comoedia 1922

C'est une jeune femme intelligente et belle qui a des relations avec les milieux artistiques. Elle connaît Debussy, Fauré, Ravel, Monet, Denis, Antoine, Bonnard et Vuillard. Elle sera sa compagne, sa partenaire et son mentor pendant une quinzaine d'années.

Elle ne tournera qu'un seul film pour Sacha, *Ceux de chez nous* qui fut projeté pour la première fois le 22 novembre 1915 et accompagné d'une causerie faite par l'auteur et d'une pièce qu'elle jouait avec lui : *Une vilaine femme brune*.

On découvre, lors de l'exposition Guitry de 2007 à la Cinémathèque, l'importance de sa présence que nous ignorions, puisque Guitry la retira ensuite du générique du film. La nouvelle version de *Ceux de chez nous*, que possède la Cinémathèque, restitue en effet les passages supprimés dès 1939 où elle l'accompagne dans les visites qu'il rend aux grands hommes de son temps.

Nous tenterons d'abord de cerner le personnage et de définir ses rapports avec Guitry, puis nous préciserons l'importance et le sens de sa présence dans le film *Ceux de chez nous*. Nous tenterons ensuite de comprendre les raisons de sa

disparition du générique et nous préciserons enfin ce que fut sa carrière au cinéma, après sa rencontre avec Guitry, et ce que sa vie avec Guitry lui apporta ou lui retira.

1.1.1 Du couvent au théâtre

Charlotte Lysès naît en 1877, soit huit ans avant Sacha. Un livre intéressant de J.P.Saint-Amant consacré à Daniel Osiris² (1825-1907), grand-oncle de Charlotte, nous renseigne sur ses origines.

La jeunesse de Sacha et celle de Charlotte se ressemblent un peu et c'est peut-être ce qui les attira en partie l'un vers l'autre. En effet, dès l'enfance, ils ont de nombreux points communs car si Lucien Guitry kidnappa littéralement Sacha et l'emmena en Russie, le père de Charlotte, professeur de violoncelle, la kidnappa également et la garda chez lui pendant une dizaine d'années (le kidnapping de Sacha sera beaucoup plus bref). Il mourut prématurément, à 37 ans, et elle dut alors reprendre contact avec sa mère qu'elle détestait (la mère de Sacha meurt aussi prématurément mais Sacha adore ses parents).

Lorsqu'elle a 11 ans, sa mère s'en débarrasse en la mettant au couvent où elle reste huit ans et songe sérieusement à devenir religieuse. Sacha, lui aussi, est attiré, un temps, par le sacerdoce mais tous deux y renonceront. Elle découvre Darwin avec enthousiasme et Sacha admire Mirbeau et les amis athées de Lucien. Dans son testament, elle écrira « Je demande à être mise à la fosse commune. Aucune prière, je ne crois en rien³ »

Charlotte connaît, comme le jeune Sacha, une atmosphère familiale assez libre. Elle passe, en effet, ses week-ends, loin du couvent, non chez sa mère avec laquelle elle est brouillée, mais chez sa cousine Emma Bardac chez laquelle elle rencontre beaucoup de peintres, d'écrivains et de musiciens : Fauré, Debussy, Ravel, Toulouse-Lautrec, Bonnard mais aussi Tristan Bernard et Jules Renard qui sont des amis de Sacha. Sa cousine, Emma Bardac(1862-1934) , très émancipée, passe des bras de Fauré à ceux de Debussy. Elle est même mêlée à un scandale qui leur vaudra,

² Jean-Pierre ARDOIN SAINT AMAND, *op. cit.*, 1996.

³ *Ibid.*, p.107.

à Charlotte et à elle, de perdre en partie l'héritage d'un oncle juif richissime nommé Osiris, qui était choqué par leur comportement.

Ni Sacha ni elle n'ont donc connu une vie familiale classique, mais ils ont, tous les deux, grandi dans un milieu artistique de qualité. Leur éducation est différente. Charlotte a passé huit années studieuses au couvent alors que Sacha a effectué, sans succès, le tour des établissements scolaires de la région parisienne. A 15 ans, il est toujours en sixième.

1.1.2 Rencontre avec Lucien Guitry

Tous les deux ont connu des conflits avec Lucien Guitry et subi ses violences. Charlotte est ambitieuse. Elle désire être actrice et Lucien, en échange d'un très petit rôle, lui fait subir la traditionnelle promotion-canapé. Elle en est extrêmement humiliée : « Je me souviens de mon retour à la maison », dit-elle à Fernande Choisel. « Un retour dans le style cyclone avec édredons qui valsent, bureau nettoyé d'un revers de main et un soulier qui va malencontreusement s'écraser sur une potiche qui, elle aussi, s'écrase⁴. »

Sa vengeance est sévère. Elle le trompe aussitôt avec le fils de Lucien. Elle déteste Lucien et Sacha est très influençable. A cause d'elle, le père et le fils seront séparés pendant treize ans et ce n'est qu'à l'arrivée d'Yvonne Printemps que Lucien et Sacha se retrouveront, en 1918. Charlotte, elle, ne capitulera pas. Elle détestera Lucien jusqu'à la fin de ses jours. Une lettre de Lucien à Marcel Schwob datant de l'hiver 1904, en dit long sur le conflit qui les oppose à cause de Charlotte ;

Cher ami,

Il n'y a pas d'illusion à se faire, vous venez de m'écrire une très belle lettre. Elle a pourtant quelque chose de plus et en mieux, elle est infiniment bonne et révèle surtout le cœur charmant de Marcel Schwob. Sacha est l'être le plus séduisant de notre époque - ceci ne fait de doute pour personne - pas même moi. Pour mon goût, un peu trop de littérature mais on commence toujours par là. Il n'a qu'un tort, celui de constituer une tare qui mine nos

⁴ Fernande CHOISEL, *Sacha Guitry intime*, Ed .Scorpion, 1957, p.31-32.

rapports. Il croit avoir besoin pour multiplier l'intérêt qu'il porte à sa personne de se passer au travers du corps la palme du martyr ou du martyre. Il s'imagine qu'il est expédient de paraître opprimé et qu'est-ce qui opprime le mieux Allons, dites-le, c'est le père, le singe, le miché. Le père- belle-mère, quel rêve ! Le singe-patron qui accapare. Le miché-ponte qui coupe les vivres.

Seulement, voilà la paille en cette pièce d'or - la poutre dans cet œil pur. Je me fous de Mademoiselle X autant que de Mademoiselle Y et même (le croirait-on) de Mademoiselle Z. Il ne me déplait pas que les enfants s'amuse à 2, c'est même fort joli pour les passants. Si même mes souvenirs ne me trompent pas, j'avais, l'année dernière, dans mon théâtre, une personne qui, incapable de me dire Papa en scène, recevait par mois la bagatelle de 400 francs pour dire « Sacha » en ville. Mais cette personne que son départ de La Renaissance a rendue intelligente comme d'aucuns sont, pour leur malheur, devenus polonais, cette personne s'est arrangée de telle sorte qu'elle m'a contraint à la congédier et qu'elle a rompu le charme indicible qui m'attachait à un enfant qui me déteste, croyez-moi, Marcel Schwob, qui me déteste. Ca passera et son amitié pour moi reparaitra quand je serai mort- tout sera bien. Je ne tiens pas à voir cette liaison interrompue. Je m'en fiche comme de Mendès. Je ne veux même pas répondre à Sacha qui se rend populaire par ses brouilles avec moi quand il me demande de rengager Mademoiselle Lysès. Il est idiot.

Le père de notre jeunesse a eu tort de s'occuper de ses enfants qui ont 40 ans ... et puis, il n'en fout pas une secousse, ce vieux. Pas une. Et moi, je travaille comme si je n'avais fait que ça, toute ma vie. Mon existence est assez semblable à la célèbre plaine de la Crau, bien connue pour les cailloux exclusifs qui la garnissent. Donc, soyez-en sûr, Mademoiselle Lysès et son aventure sont à quelques milliards de lieues de mon imagination et de mon chagrin.

Sacha commence à jouer la comédie d'une manière fort agréable dans des conditions bien favorables. Le voilà en route, bien qu'il ne travaille pas... Il n'en fout pas un point, le bougre. Et le jour où il devra jouer autre chose qu'un jeune homme tancé par son père et repoussant, par des phrases courtes, des explications embarrassées, il aura du mal et moi aussi.

L'envoyer aux Capucines et autres pissotières serait une bêtise incroyable. Excusez moi, chers amis, de vous écraser de mon expérience mais voilà tout de même 27 ans que je suis cette histoire. Ayez confiance en moi.

Son album est composé de portraits fort amusants qui sont des promesses charmantes c'est du très gentil sous Sem, sans dessin, sans sérieux. Un caricaturiste dure 6 mois. Il vaudrait mieux, cher ami, que Sacha songeât à acquérir ce qui lui manque - et il en reste - plutôt que de ne penser qu'à exploiter ce qu'il possède - et il en manque.

Vous le brûlerez, mes chers amis, et dans trois ans, son cache-nez légendaire sera dans toutes les brasseries. N'empêche que vous êtes un fort brave homme à qui je donne toute mon amitié.

Lucien Guitry⁵

Cette lettre adressée à l'écrivain Marcel Schwob est extrêmement révélatrice sur la personnalité de Lucien et ses rapports avec Sacha à l'occasion de l'entrée en scène, dans leur vie privée, de Charlotte Lysès.

De toute évidence, Lucien aime beaucoup son fils (il le trouve « séduisant ») mais il est parfaitement lucide et connaît le côté égocentrique et cabotin de Sacha (« l'intérêt qu'il porte à sa personne » et « qui veut passer pour un martyr ». Il est très sévère avec lui : il le trouve trop paresseux (« il n'en fout pas une secousse, ce vieux »), il ne croit pas à son talent d'acteur car il ne joue que d'une manière « agréable », adjectif qui n'est guère flatteur. Il ne croit pas non plus à son talent de caricaturiste qu'il croit inférieur à celui de Sem, grand caricaturiste 1900. Malgré ses réticences, il souffre de leur séparation et sa vie ressemble désormais « aux cailloux de la Crau ». Il est persuadé qu'il mourra sans retrouver son affection et il confesse son « chagrin ».

Il est très possessif, et donc terriblement jaloux de Charlotte, qui lui a pris son fils. Il proclame beaucoup trop son indifférence à la trahison de la jeune femme pour qu'on y croie. Vivant « à des milliards de lieues », elle est, pour lui, interchangeable (« x, y ou z »). Il répète un peu trop aussi que sa liaison avec Sacha l'indiffère et « qu'il ne souhaite pas l'interrompre », pour qu'on le croie. Il joue même ironiquement les patriarches attendris : « Il ne me déplaît pas que les enfants s'amuse » et c'est même « joli pour les passants ». Il s'excuse, in fine, d'écraser Schwob et sa femme, Marguerite Moreno, sous le poids de ses principes. C'est aussi ce qu'il fait avec Sacha qui lui préférera Charlotte.

Selon Lucien, en conclusion, « elle a rompu le charme indicible qui l'attachait à cet enfant » (il dit aussi « cette jeunesse ») et sa tristesse est très touchante. Mais Sacha avait tout à gagner de cette séparation. Indifférente au chagrin de Lucien,

⁵ Dossier Lucien Guitry, BNFAS.

Charlotte va lui donner confiance et l'aider à triompher de sa paresse. La leçon sera rude mais efficace.

1.1.3 Rencontre avec Sacha

La rencontre de Sacha et de Charlotte est assez étrange et sans doute fort peu romantique. « Nos sentiments n'étaient pas tellement exaltés » confie Charlotte à Fernande Choisel. « Nous aimions à discuter théâtre, à parler de nos projets artistiques.... Nous sortions peu ensemble ». Elle a recours à une métaphore étonnante de froideur et de réserve conjuguées : ce fut « comme un coup de foudre qui tombe sur un paratonnerre », ce qui est assez ambigu. Dès le début, elle constate qu'« il vous écoutait en pensant à autre chose⁶ ». Par ailleurs, elle se montre assez explicite dans ses lettres à Sacha. « Il était Sacha et j'étais sa chatte »⁷. Ils ne se marieront - et de manière loufoque - que lorsqu'une loi autorisera les conscrits mariés à rester dans la ville où réside leur épouse. En revanche, quand il rencontrera Yvonne, Sacha se mariera très vite, et solennellement, en présence de Sarah Bernhardt, de Feydeau, de Tristan Bernard et de son père retrouvé car il craignait sans doute de perdre la volage Yvonne et désirait l'enchaîner au plus vite. Charlotte finira par aimer Sacha avec passion jusqu'à sa mort. En revanche, Sacha est plus poète qu'elle et déclare: « Elle est mince... mince et souple comme la tige d'une fleur ou le col blanc d'un cygne », ce qui en fait une beauté 1900 typique. Mais il écrit aussi sévèrement : « Avec son face-à-main, elle a l'air de vous regarder par un trou de serrure⁸ ».

Quand elle le rencontre, elle a vécu seule assez librement pour une jeune femme de son époque. Elle joue donc sans problème le rôle de la jeune fille émancipée, façon Blum, dans *Un beau mariage* et c'est ainsi qu'elle résume sa vie dans des vers que cite son unique biographe Raymond Herment.

« J'ai subi des métamorphoses
Et souvent changé de destin

⁶ *ibid.*, p.33

⁷ Dossier Guitry, Ch.Lysès. BNAS. Paris.

⁸ Fernande CHOISEL, *op.cit.*,, p. 43-44.

J'ai passé bien des soirs moroses
Et gravi de très durs chemins⁹ »

Avec elle, Guitry se met au travail :

« Je l'ai pris en mains » dit-elle, « J'étais son ainée de neuf ans et je ne voulais pas le voir gaspiller ses possibilités ...ni les miennes. Je l'ai harcelé gentiment. Avec le plus de tact que j'ai pu, je l'ai obligé à travailler...Il était paresseux au début. Il touchait à tout sans rien saisir. Il ne savait pas encore s'il serait peintre, auteur ou acteur¹⁰. »

Il créera avec elle une quinzaine de pièces dont cinq chef d'œuvres: *Le Veilleur de nuit* (1911), *Un beau Mariage* (1911), *La Pèlerine écossaise* (1914), *La Jalousie* (1915), *Faisons un rêve* (1916). Mais il l'oubliera vite avec les diverses partenaires qui lui succéderont. Cependant, en homme d'honneur de son temps, il l'aidera financièrement pendant quarante ans et prendra ses obsèques en charge.

1.1.4 Une lettre-testament

Deux ans avant sa mort, Charlotte écrivit à Guitry une dernière lettre où s'expriment sa peine, ses rancœurs et son amour indestructible, quarante ans après leur divorce. Cette lettre est le testament pathétique d'une femme âgée toujours amoureuse de celui qui l'a abandonnée autrefois.

Mardi 10 août 1953

A Sacha, l'être aimé,

Ne t'inquiète pas, c'est ma dernière lettre-et pour cause- je ne suis pas loin de l'instant où, enfin, on n'a plus de chagrin. Soixante-seize ans, c'est beaucoup pour une femme seule. Je t'écris sans me soucier du temps qui, pour moi, n'a plus de valeur. Je t'écris imbécilement d'ailleurs comme si les choses devaient changer. J'ai tant écouté tes pièces, tes articles, tes chansons. Je n'ai jamais rien dit mais, aujourd'hui, je te mets en face de ta vie. Tu t'es plaint sans arrêt des femmes. Il est vrai que tu en as eu beaucoup. Mais ta première femme, ce fut moi, non par amour du mariage, il ne signifie rien à mes yeux, pas plus que la religion mais, avant de m'en aller, je veux te signaler ce à quoi tu n'as jamais songé. Tu ne peux pas dire que je t'ai aimé pour ton argent. Tu n'avais rien. Pour ton nom ? Il était à faire et ton père t'avait baptisé Lorcey. Il ne fallait pas deux Guitry au théâtre. Beau sentiment.

⁹ Raymond HERMENT, *Ch.. Lyses*, Editions Gardescel, Nice, 1958, p.132.

¹⁰ Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p.38-40.

Quand nous avons quitté La Renaissance, il t'a interdit de jouer avec moi « Le Kwtz » aux Capucines. Pas de Guitry que lui. Aujourd'hui, c'est toi qui subsiste. Cela te dit quelque chose, Frédéric Lemaître ? Moi, rien du tout. Racine, oui ! Ce n'est pas grand chose un acteur. Quand ton frère Jean a été opéré, je lui avais téléphoné avant en lui disant que c'était grave et il m'avait répondu négativement avec son fameux ton. Mais il n'est pas venu. Pauvre Jean ! Quand tu as failli mourir -mais oui- en 1914, Isabelle Wahl m'a dit : « Il faut permettre qu'il vienne. J'ai accepté mais c'est Jeanne Desclos (NB : la maitresse de Lucien) qui m'a proposé ses services. Je crois - je suis même sûre - que je t'ai sauvé à l'époque. J'ai tant supplié Robin qui n'avait plus d'espoir. Je t'aimais tellement. Quand tu es allé mieux, tu as écrit *La Maladie*. Pendant des semaines, jour et nuit, j'étais là.

Tu n'as pas à médire des femmes. Un jour, sûre de ton amour, je t'ai demandé : « Qu'est ce que tu aimes le plus au monde ? » - « Mon travail et toi ! ». Tu ne sais pas ce que tu as fait ce jour là. Te souviens-tu de notre engagement aux Folies-Bergère ? Tu faisais la revue et Dumier nous engageait pour cent jours. 100.000 francs à l'époque ! Quelque temps après, tu me dis : « Tu ne crois pas que si, un jour, je voulais entrer à l'Académie, mon contrat m'en empêcherait ? » Je fus trouver Dumier en le priant de le rompre. Ce dernier me demande combien Varna nous offrait. Je lui dis la raison. Il déchire le contrat en souriant. Il y avait 100.000 francs de dédit. Il est mort peu de temps après et c'est moi qui ai envoyé des fleurs à Madame Dumier. Un jour encore, pendant *La Pèlerine écossaise*, Léon Weil m'avait montré une perle pas bien grosse que j'avais gardée. Tu as souri mais tu as prié Léo de ne plus me présenter de bijoux. J'ai été lamentablement surprise. C'était la première fois où je pensais à moi et non à toi.

Quand nous nous sommes mariés, si tu n'avais pas demandé une avance sur l'héritage que je venais de faire, les choses ne seraient pas ce qu'elles sont. Tu n'y avais certes pas songé. Moi non plus mais je ne serais pas dans une quasi misère, n'ayant pas une femme de ménage, n'ayant pas acheté une robe depuis dix ans, je vis dans la maison sans confort, sans salle de bains qu'ont bien voulu me confier les Foyer mais il faut du courage. Si je mourais cette nuit, je n'ai même pas une sonnette qui me relie à eux. C'est normal et d'ailleurs, je ne les dérangerai pas. Je mourrai seule, à mon gré. Je vais te dire ce que j'ai trouvé affreux c'est que tu aies écrit *Mon Père avait raison*. Je t'ai attendu deux ans comme tu me l'avais dit mais tu n'es pas revenu. Tu m'as menti après mon unique faute, (NB : elle l'a trompé brièvement avec un chanteur pour le rendre jaloux) tellement regrettée. Tu viens de dire dans une causerie : « Je n'ai pas de nerfs ! » Hélas, n'avais-tu que de l'orgueil

Pourquoi es-tu venu me rechercher aux Zoques (NB : c'est le nom de leur villa normande) pour me faire jouer *Jean de la Fontaine* ? Quel supplice tu m'as fait vivre ! Pourquoi quand je suis partie à la centième m'as-tu envoyé Fauchois ? Pourquoi as-tu loué le Boulevard Malesherbes en me disant de tout arranger pour ton retour et tu m'as laissée seule

à l'Hôtel Meurice. Tu es venu une fois boulevard Malesherbes pour prendre le costume que je t'avais fait faire pour *Deburau* que nous devons créer ensemble? Pourquoi m'as-tu dit : « Je crée *L'Illusionniste* avec elle (NB : Yvonne Printemps) et c'est fini » et, ce jour de générale, nous avons été comme deux sottes avec Marie Nollet qui était croyante (elle va prier sur la tombe de mon père). Pourquoi m'as-tu rayée de *Ceux de chez nous* ? Tu m'as fait mal souvent. Je te dis tout cela aujourd'hui parce que tout est fini et que je n'en peux plus de lutter inutilement. Je rirais si je le pouvais. Je ne regrette pas de ne pas avoir été de cette Résistance qui avait fichu le camp en Amérique ou en Angleterre.

Voilà ! Je te parle comme si nous pouvions encore le faire. Pourquoi ? Parce que, depuis des jours, mon isolement et mon dégoût de la vie sont plus grands. Parce que trop d'injustices m'ont accablée et, maintenant, fais ce que je te demande. Brûle ceci quand tu l'auras lu. Dis-toi que tu as eu la belle part et ne dis pas de mal des femmes ! Tu leur dois beaucoup. Je te souhaite tout ce que tu désires jusqu'à la dernière minute. J'aurais aimé te revoir. Adieu, Vachette ! J'ai pardonné tout ce que tu as fait volontairement ou involontairement. En tous cas, je t'ai donné l'idée du mariage.

Pardon pour le décousu de cette dernière lettre. J'écris au hasard du souvenir. Cela ressemble à une mauvaise émission.

Charlotte¹¹

Cette lettre est irremplaçable car nous apprend beaucoup sur les souffrances de Charlotte Lysès, sur son dévouement et son amour pour Guitry. Quarante ans après leur séparation, elle est restée la même, aimante et combattive.

Elle reproche à Sacha la médiocrité de son amour (il lui préfère son travail comme ce sera le cas pour ses autres épouses). Elle l'accuse d'avoir menti (quand il lui jurait qu'il allait quitter Yvonne après *L'Illusionniste*). Elle estime qu'il a eu, avec elle, une conduite très cruelle en l'obligeant à jouer avec Yvonne, sa rivale, dans *Jean de la Fontaine*. Elle lui rappelle son dévouement passé quand il était gravement malade et l'aide financière qu'elle lui a apportée, grâce à l'héritage de son oncle Osiris, au moment de leur mariage et lors de la résiliation d'un contrat onéreux. En conséquence, elle est maintenant très pauvre.

Ses reproches s'adressent aussi à Lucien (qui n'est, selon elle, qu'un acteur promis à l'oubli et non un écrivain comme Sacha), dont elle souligne la froideur, l'autoritarisme et l'indifférence dans ses rapports avec ses fils. Elle reproche

¹¹ Dossier Sacha GUITRY, -Charlotte Lysès, BNFAS.

plusieurs fois à Sacha d'avoir médité des femmes et d'avoir parfois manqué de générosité.

Sur le plan professionnel enfin, elle n'accepte pas qu'il l'ait chassée de *Ceux de chez nous* et qu'il ait donné son rôle à Yvonne dans *Deburau*. Elle se laisse un peu aller, à la fin de sa lettre, en l'appelant « Vachette », comme autrefois sans doute, ce qui est à la fois ridicule et touchant.

Il semble bien que ce qu'elle dit soit assez justifié.

1.1.5 Le personnage de Lysès

« Une blonde aux yeux bleus »

Comme toutes les épouses de Guitry, elle est jolie, élégante et mince. Pour son biographe, Ardoïn de Saint Amant¹², elle est « blonde, gaie, avec des yeux très bleus et un rire moqueur ». Fernande Choisel, secrétaire de Sacha, suit « les charmantes intonations de sa voix ». Elle « écoute ses rires ». Elle « enregistre tous les mots de toutes ses phrases ». Elle la voit « droite come un i, la diction mesurée car elle a joué toute sa vie sans la jouer. » Dans Paris, sa réputation est excellente et on évoque « son intelligence et la finesse de ses interprétations ». Elle est, dit-on, « le bon ange de son mari auquel elle a organisé une vie sans soucis¹³ ». Pour Castans, c'est « une jeune femme dont la tête n'est pas seulement jolie mais solide¹⁴ ». Selon Marie-Jeanne Viel, « le charme de Lysès ne « venait pas de sa beauté. Plus agréable que beau, son visage séduisait pas sa vivacité, le jeu infini des expressions¹⁵ »

Pour Colette, « elle a un grand regard bleu, les pieds et les mains très petits. Elle montre en riant des dents de belle mangeuse¹⁶ ». Tout ceci n'en fait pas un

¹² Jean -Pierre ARDOUIN de SAINT AMANT, *op.cit.*, p.18.

¹³ Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p 29.

¹⁴ Raymond CASTANS, *op.cit.*, p 72.

¹⁵ Marie-Jeanne VIEL, *Pour tous*, 21.6.1955

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷laideron. Plus sévère, Lorcey enfin, la voit « intelligente et spirituelle, inventive, très ambitieuse et autoritaire¹⁸ ».

La première épouse de Guitry est donc fort séduisante. On ne la connaît hélas, au cinéma, que relativement âgée et dans des films contestables alors que, dans *Ceux de chez nous*, elle est encore extrêmement gracieuse. Moralement, c'est une femme généreuse et solide, une sorte de compromis entre l'amante et la maman, entre le charme et l'autoritarisme.

Une interprète qui « joue » dangereusement sa vie

Elle interprète avec lui une quinzaine de rôles qui reflètent les intermittences de leur relation car, comme le dit Laurent Taillade¹⁹, « La plus grande originalité de Sacha Guitry sera peut-être d'avoir échafaudé son œuvre entière sur sa propre vie. Il s'est confessé », dit-il « comme Jean- Jacques Rousseau et Montaigne ».

Dans la première pièce qu'elle joue pour lui, *Le Kwtz*, elle est presque aussi excentrique que dans sa vie avec Sacha. Hildebrandt, (une Maria Vetsera de pacotille) aime Maximilien mais elle hésite à se suicider en sa compagnie car le poison n'a pas très bon goût. Le dialogue est aussi étourdissant que celui de Sacha et de Charlotte, en présence de leurs amis. Comme le dit Raymond Castans²⁰, « En société, Charlotte Lysés se révèle un faire-valoir exceptionnel et tous deux improvisent un dialogue permanent, fait d'aphorismes, de réflexions, de calembours, de farces. Tous les amis qui forment le public de ce numéro sont ravis. ». Hildebrandt déclare à Maximilien qui accepte de se suicider avec elle : « Le jour où je me suis donnée à toi, c'était un vendredi ! ». « Un beau jour pour faire maigre ! » commente t-il.

Dans *Nono* (1905) elle est, comme dans la vie toujours, une parisienne ravissante qui fait constamment la fête. « Qu'est-ce que vous voulez faire d'autre ? »,

¹⁷

¹⁸ Jacques LORCEY, *Tout Guitry, op.cit.*, p. 202.

¹⁹ Laurent TAILLADE cité par Jacques LORCEY in *Sacha Guitry*, Ed. Paris, 1982, p. 823.

²⁰ Raymond CASTANS, *ibid.*, p. 98.

dit la jeune Nono. On découvre ainsi l'univers des Guitry égayé, un peu plus tard, par les plaisanteries et les farces de Marguerite Moreno et de son nouveau mari Jean Daragon qui succède au triste Schwob, décédé en 1905, l'année de la création de *Nono*. Les photos loufoques rassemblées par André Bernard nous donnent une idée de leurs folies²¹.

Dans *Chez les Zoques* (1906), elle joue pour la première fois avec son mari, hésitant jusqu'alors, et c'est un triomphe. Elle est Lucienne qui trouve son époux trop gros (c'est aussi le problème de Sacha !), mais qui est fascinée par un explorateur de retour d'un pays où les femmes sont libres et respectées mais disponibles pour les hommes, à tout instant. Finalement, Lucienne pratiquera ce mode de vie zoacal à domicile, avec son mari conventionnel, ce qui n'est guère prometteur car le mariage est, pour elle, une prison.

Dans *Le Veilleur de nuit*, (1911), elle n'est la femme et la maîtresse de personne, mais une bonne laide et vulgaire qui aime en vain le peintre joué par Guitry. Charlotte s'enlaidit- imprudemment, dit-elle dans ses mémoires - car elle a sept ans de plus que Sacha. Le peintre lui avoue : « Votre amour, je l'ai supporté, votre rage je l'ai tolérée, mais votre grossièreté, ça non ! ». Faut-il lire à travers les lignes ? Gaston Sorbets remarque qu' « une femme jeune, jolie et spirituelle pouvait, seule, oser un pareil maquillage²² ».

La même année, dans *Le Beau Mariage* (1911), elle joue pourtant un rôle qui lui ressemble : celui d'une jeune fille indépendante nommée Simonne, qui a déjà eu une liaison et refuse de devenir l'esclave d'un fiancé, Maurice de Varançay (joué par Sacha) qui organise, sans la consulter, leur mariage avec son père. Elle a été « habituée à être libre » et ne veut pas être « conquise ». Elle n'est pas « commode ». Ces trois traits de caractère sont ceux de Charlotte. Le mariage lui fait peur comme à Maurice : « Vous êtes comme moi, vous ne croyez pas au bonheur dans le mariage », dit-elle et elle ajoute « Nous avons horreur des couples ! ». « Neuf fois sur 10, le couple est triste », dit-il aussi, et il ajoute : « Je me demande pourquoi ces gens-là vivent ensemble ». Or, Sacha et Charlotte ne sont mariés que depuis trois ans, ce qui

²¹ André BERNARD, *Sacha Guitry*, Omnibus 2006, p. 34-35.

²² Gaston SORBETS, *L'Illustration Théâtrale*, 4.3. 1911.

est inquiétant quant à leur devenir. Gaston Sorbets, parlant de Charlotte évoque « la grâce alerte et piquante qui est toujours la sienne²³ ».

En 1912, elle est Léone dans *Jean III*. Actrice chevronnée, elle est emportée dans un tourbillon amoureux par Paul, jeune comédien fou de théâtre joué par Sacha, qui improvise ses textes en scène et lui déclare son amour devant les spectateurs. « Nous sommes faits pour jouer des pièces gaies parce qu'il n'y a que cela de vrai parce que ces gens là sont venus pour se délasser », ce que pensent Sacha et Charlotte. Léone et Paul incarnent encore (mais pour combien de temps ?) le rêve, récurrent pour Guitry, d'un couple d'acteurs qui s'aiment en scène et hors scène. « Vous êtes ma Juliette et je suis Romeo », dit il. A t-il toujours envie d'entraîner Charlotte dans un tel tourbillon amoureux ?



A.E. Marty, Sacha Guitry et Charlotte Lysès *La Prise de Berg- Op- Zoom* (1912)
in *S. Guitry, une Vie d'artiste*, A.E Marty, in *SG, une Vie d'artiste*, Gallimard, 2007, p. 144.

²³ *Ibid.*, 6.1.1912.

La Prise de Berg op Zoom (1912) est l'histoire d'un couple mal assorti qui finit par se séparer. Charlotte–Paulette se plaint d'être mariée à un homme qui, comme Sacha dans la vie, découpe des silhouettes de bois dans son salon, ce qui l'agace prodigieusement. Son mari lui fait sans cesse des reproches donc, quand il vient l'embrasser, elle trouve cela curieux. Ils se disputent beaucoup et comme il s'ennuie avec elle, il entretient une relation coupable avec une jeune fille qu'il partage avec ses trois amis. Le futur amant (Sacha) de Paulette, commissaire de police hétérodoxe, lui confie que « six ans de mariage avec la même femme, c'est un peu long ». Or il y a presque six ans que Sacha est marié à Charlotte.

« Vous n'êtes plus dans la période éperdue. Vos désirs sont disciplinés et il n'est plus question de faire l'amour en voiture. Il faut que vous réagissiez! », répète le commissaire.

De toute évidence, c'est un plaidoyer *pro domo* et Charlotte doit le sentir. Gaston Sorbets constate cependant que « Charlotte Lysès mène le jeu avec une grâce, une finesse et une intelligence qui font d'elle, pour Monsieur Sacha Guitry, la meilleur des partenaires et des associées²⁴ ».

Dans *La Pèlerine écossaise* (1914), Guitry décrit encore la lente dégénérescence d'un couple marié. Il désire s'épancher, comme le font Rousseau ou Montaigne, mais il contraint sa femme à en faire autant et déclare, sans vergogne aucune, « J'ai trente ans, mon vieux et six ans de mariage, cela fait trente six ! ». Dans la vie, il en a 27, il est marié depuis 7 ans et c'est Charlotte qui a 35 ans. Elle comprend peu à peu que sa vie avec Guitry touche à sa fin et, de fait, l'année d'après, il rencontrera Yvonne et Charlotte en sera aussi inconsolable que la bourgeoise de *L'Illusionniste* (1917) abandonnée par l'enchanteur, au lendemain de leur folle nuit. *La Pèlerine écossaise* décrit la période qui précède leur divorce et *L'Illusionniste*, celle qui suit leur séparation. Charlotte est présente dans les deux, même si elle ne joue pas dans la seconde pièce.

La pèlerine fanée de Françoise est « comme le linceul de leur amour » et il convient, pour eux, de la mettre au rebut. Ils décident donc de tout recommencer. Mais ceci ne trompe personne. Charlotte perçoit d'autant mieux qu'il s'agit du récit

²⁴ Gaston SORBETS, *ibid.*, .22.2.1913.

de leur amour en perdition que Sacha reconstitue sur scène leur salle à manger de Normandie et qu'il y fait jouer son chien. On ne saurait être plus clair.

La Jalousie (1915) est, selon Guitry, son chef d'œuvre. Comme dans *Jean Santeuil*, où Proust féminise son modèle Reynaldo Hahn, Guitry masculinise Charlotte mais c'est elle, dans la vie, qui est jalouse et non Sacha, alors que dans la pièce c'est le mari qui l'est. Son héros jaloux est « comme un malade²⁵ », dit-il, mais il pense à Charlotte. Une fois de plus, le couple de la pièce va mal et Marthe-Lysès déclare à son mari : « Tu n'a jamais su quels étaient mes goûts et j'avais fini par adopter les tiens ! » La seule solution, c'est pour eux l'adultère, ce que fera Charlotte pour reconquérir Sacha, en le trompant sans résultats avec un ténor incolore. Robert de Beauplan déclare dans *La Petite Illustration* que Charlotte « a apporté au rôle sa grâce, sa mutinerie, son esprit et sa séduction²⁶ ».

La dactylographe de la pièce a un rôle essentiel car elle comprend qu'il n'y a pas de solution de continuité entre réel et fiction et elle pleure, comme Charlotte, en découvrant les héroïnes malheureuses de son patron écrivain. Ce personnage intéressant et symbolique sera joué par Pauline Carton (1930) puis par Edwige Feuillère (1932).

Faisons un rêve (1914)

Le personnage principal (Lui joué par Sacha) est « un jeune homme sympathique, jeune, heureux de vivre, content des autres et enchanté de soi. Si on lui demandait sa profession, il répondrait: « Faire l'amour²⁷ ». Il déteste le mariage comme ses cousins des pièces précédentes. C'est aussi un extraordinaire macho qui déclare sans frémir : « Je me suis toujours demandé ce qu'on pouvait faire avec une femme en dehors de l'amour. Elles ne font que des bêtises quand elles réfléchissent²⁸ ». Tirant immédiatement les conséquences de cet aphorisme, il lui retire la parole pendant tout le deuxième acte où, seul en scène, il téléphone interminablement (mais avec un brio remarquable).

²⁵ Sacha GUITRY, *La Jalousie, La Petite Illustration*, 28.7.1934.

²⁶ Robert de BEAUPLAN, *La Petite Illustration*, 28.7.1934.

²⁷ Sacha GUITRY, Anthologie présentée par A.DECAUX, Perrin, 2007, p.123.

²⁸ *Ibid.*, p.129.

Lorcey²⁹ précise qu'un deuxième monologue, exigé par Charlotte et joué par elle, fut supprimé par Guitry dès la seconde représentation. Elle y écrivait une lettre de rupture douloureuse pour elle. Alors que Sacha était déjà l'amant d'Yvonne Printemps depuis six mois, la fiction ressemblait de plus en plus à réalité. Selon Lorcey toujours, Charlotte ne fut pas aussi bonne que d'habitude dans *Faisons un rêve* et on comprend un peu pourquoi. Le problème allait s'aggraver dans la pièce suivante..

Jean de la Fontaine (1916) sera en effet la dernière pièce qu'ils joueront ensemble. Guitry insiste sans pudeur auprès de Charlotte pour qu'elle la joue en compagnie d'Yvonne et pour ce faire, nous l'avons vu dans sa lettre testament, il vient la rechercher aux Zoaques. Qui, mieux qu'elle, pourrait jouer Madame de La Fontaine trompée par son mari avec le Rossignol Yvonne. A la fin de la pièce, La Fontaine (Sacha) donne à Charlotte des espoirs incertains tandis que chante au loin le Rossignol. On comprend qu'elle ait renoncé au rôle, après quelques semaines.

La pièce commence par une évocation de la vie réelle : au cours de la première scène le mari trompé découvre son infortune qui est aussi celle de Sacha que connaît tout Paris. Afin de rendre Sacha jaloux, Charlotte, désespérée, l'a trompé avec un ténor. Enfoncé au fond d'une bergère, Sacha entend un jour, dans son dos, un homme qui lui parle tendrement. C'est le ténor qui croyait que Charlotte somnolait dans la bergère et Sacha ironise : « Cher ami je ne pensais pas que vous m'aimiez autant ! ». Dans la pièce, l'amant de Madame de La Fontaine fait exactement la même erreur et c'est toujours Sacha qui occupe la bergère! Le tout Paris qui est au courant s'amuse beaucoup. Cette autodérision est courageuse et comique à la fois.

Mais Sacha qui parle de lui-même, se montre assez odieux dans la suite de la pièce. Mi sadique, mi compatissant, il souligne la douleur du personnage joué par son épouse. « Si tu voyais tes yeux, tes pauvres yeux » dit-il avec émoi. « J'ai tant pleuré ! » gémit-elle et quand elle lui demande : « Que suis-je donc pour toi ? », il avoue cyniquement : « Le remords de ma vie mais je n'aime pas qu'on me le

²⁹ Jacques LORCEY, *Tout Guitry, op.cit.*, p.130.

rappelle à chaque instant ». « Chaque fois que j'évoque ton cher visage, douloureux », ajoute-t-il, « je suis ému, sincèrement³⁰ ».

Sincère, il l'est sans doute mais comment ne pas souffrir quand on est Charlotte Lysès et qu'on parle de vous en ces termes devant 500 personnes ? L'art et la vie sont ici totalement confondus. Que ne ferait pas Sacha pour avoir, toute sa vie, à ses côtés, une actrice convaincante avec laquelle il puisse interpréter la tragi-comédie de son existence. « Quel supplice tu m'as fait vivre ! » dit-elle dans sa lettre. Elle a terriblement souffert en entendant, chaque soir, Sacha dire à Yvonne : « J'adore ton sourire et je suis amoureux de ta jeunesse. Je t'aime!³¹ » (Il le dit par trois fois !). Quel manque d'égards pour une femme meurtrie même si, dans la dernière scène, il paraît lui proposer à Charlotte/Mme La Fontaine le retour à un mode de vie à trois assez ambigu :

« J'aime assez que ce soir
Nous me fassions cocu, tous les deux, à mon tour »

Il conclut malgré tout sans vergogne aucune : « Il la prend dans ses bras tandis qu'au loin, le rossignol reprend sa chanson³² ».

Sacha demande donc à Charlotte d'être beaucoup plus qu'une simple actrice. Elle doit jouer sa vie comme on joue à la roulette russe. Elle doit représenter sur scène sa véritable vie et dire les souffrances dont il est en partie responsable. O'Neill demandait que sa pièce *The Long Way home*, trop proche de la réalité, ne soit représentée qu'après sa mort. Sacha, lui, au nom du théâtre, fait feu de tout bois sans se soucier des conséquences. On ne saurait lui reprocher d'aimer ailleurs mais cette utilisation indécente des sentiments d'autrui est extrêmement choquante. Il fait penser au peintre cruel du *Portrait ovale* de Poe qui se termine par ces mots terribles :

« *Crying with a loud voice : This is indeed Life itself ! He turned suddenly to regard his beloved. She was dead*³³ ! ».

³⁰ Sacha GUITRY, *Jean de La Fontaine, La Petite Illustration*, 7.7. 1928, p.10

³¹ *Ibid.*, p.9.

³² *Ibid.*, p.28.

³³ Edgar POE, *Tales of Mystery and Imagination*, Everyman's, 1952, p. 190.

(Il se mit à hurler : «La voilà, la vraie vie ! Et il se retourna soudain pour contempler sa bien-aimée. Elle était morte !).

Charlotte, totalement déséquilibrée, mais plus prudente, renonce à son rôle en cours de route car elle perçoit le danger qu'elle court.

On peut dire que Guitry proposa à Charlotte une série de rôles exceptionnels mais parfois extrêmement douloureux pour elle car ils étalaient leur vie commune sans pudeur. Et on comprend la colère de l'implacable Moreno, amie intime de Charlotte, quand il la quitta.

1.2 Ceux de chez nous

1.2.1 Les intentions de Guitry

En 1915, les allemands tentent de justifier leur guerre et surtout les terribles gaz délétères qu'ils commencent à utiliser en publiant un manifeste des intellectuels allemands, au nom de Goethe, Kant, Nietzsche, Schiller et Leibniz. Guitry est ulcéré mais, malgré son refus du cinéma, il comprend, comme Lénine et Mussolini, que ce mode d'expression est le seul qui permette de changer l'Histoire. A Goethe et à Schiller, il oppose les grands français de son temps : les peintres Monet, Renoir, Degas, le sculpteur Rodin, les acteurs Sarah Bernhardt et Antoine qui est aussi metteur en scène, le musicien Saint-Saëns, les écrivains Anatole France, Mirbeau, Rostand et l'avocat Henri Robert. Accompagné par Charlotte Lysès, il rend successivement visite à tous ces personnages et les filme, mais un opérateur l'enregistre également, ainsi que son épouse. L'intention de Guitry, dans le film de 1915 tourné en pleine guerre, est très claire. En bon patriote, il est choqué par l'invasion allemande et, singulièrement, par les propos injurieux de certains intellectuels germaniques concernant les écrivains et les artistes français de son temps, ce qui en fait un français assez germanophobe.

« La proclamation des intellectuels allemands » écrit-il dans le programme, « et les monstrueuses applications de leur culture m'ont suggéré l'idée qu'il y avait peut-être un

intérêt national et très grand à faire connaître davantage, tant au public de France qu'à celui de l'étranger, ceux qui contribuent magnifiquement à l'éclat du génie français³⁴. »

En 1939, patriote ulcéré à nouveau, il enregistre un commentaire sur une bande sonore afin de remplacer son texte, dit en direct en 1915, mais il ne demande pas à Charlotte d'y participer et la remplace par quelques plans de l'ennemi de la jeune femme : Lucien Guitry.

En 1952, la troisième version élimine définitivement Charlotte Lysès et Guitry rencontre seul les différents artistes. Il commente la projection depuis un petit studio où il a rassemblé plusieurs pièces de sa collection. Le film dure maintenant 44 minutes et Frédéric Rossif en est le co-auteur.

En 2007 enfin, nous parvient une quatrième version rééditée par la Cinémathèque et qui fut projetée lors de l'exposition consacrée à Guitry à la Cinémathèque, en octobre 2007. Charlotte Lysès y est présente à nouveau.

Ce film, pour Guitry, doit être la preuve irréfutable que les français comptent, parmi eux, des artistes aussi exceptionnels que Rodin, Renoir, Monet et Sarah Bernhardt et que les échecs essuyés sur les champs de bataille n'ont en rien atténué la vigueur et l'originalité de la pensée des hommes de son pays.

Dans la première version. Charlotte Lysès et Guitry commentent les différentes visites aux personnages interviewés. Ils doivent donc être présents lors des projections car ils calquent leurs commentaires sur les mouvements de leurs lèvres à l'écran, si bien qu'on a parfois l'impression d'assister à un film parlant. La projection est complétée par l'interprétation d'une pièce jouée par les Guitry qui se nomme *Une vilaine femme brune* et qui décrit, bien entendu, la nième scène de ménage d'un couple mal assorti. Le film connaît un succès immédiat. Le président Poincaré, Clémenceau, et le Président du conseil Viviani viennent le voir. Les chefs militaires sont également présents ce qui renforce l'idée que ce film est considéré comme un effort de guerre. Le film dure 22 minutes.

Guitry qui ne se convertira vraiment au cinéma que 20 ans plus tard, a compris l'importance de ce mode d'expression : « Le cinéma bouleverse tout et il

³⁴ Sacha GUITRY, *Le cinéma et moi*, Ramsay poche-cinéma 1990, p. 109.

nous permettra désormais de laisser enfin des renseignements parfaitement précis sur les faits importants et sur les gens illustres. J'ai voulu être l'artisan d'une encyclopédie nouvelle³⁵ ». C'est une déclaration qui contredit l'idée reçue selon laquelle Guitry méprisait le cinéma. Il utilisera la même expression en 1952. « Oui, je rêvais » dit-il, « d'une encyclopédie nouvelle dont vous n'allez avoir encore qu'un avant-goût et qui nous permettrait de laisser des renseignements précis sur des faits importants et sur des hommes illustres³⁶ ». On se demande comment on a pu croire un jour qu'il n'aimait pas le cinéma.

Ceux de chez nous marque aussi le début d'un œuvre hagiographique consacrée à la France. Après ce film, Guitry poursuivra sa célébration de la France dans *Pasteur*, *Les Perles de la couronne*, *Remontons le Champs Elysées* mais surtout dans *Donne-moi tes yeux* où il nous présentera une seconde génération d'artistes exceptionnels... pour lui ! Il défendra encore les hommes et les artistes dans *La Malibran*, *Désirée Clary*, *Le Diable boiteux*, *Si Versailles*, *Napoléon* et *Si Paris* mais le film (maudit !) qui ressemblera le plus à *Ceux de chez nous* sera le *De Jeanne d'Arc à Philippe Pétain* où il célébrera les grands écrivains du passé comme du présent (Il ignorera, bien entendu, Sartre et Camus).

Le seul champ de bataille où Guitry souhaitera se battre et triomphera, c'est la littérature et l'art.

1.2.2 Une artiste élégante et fine

La Parade.

Dans la version de 1915, Charlotte Lysès intervient presque autant que Sacha Guitry. Elle est belle, élégante, elle est à la « parade »³⁷ comme elle dit et comme le prouvent les nombreuses photos des robes de Paquin et de Doucet avec lesquelles elle pose, même après son divorce, car Guitry demanda toujours à ses épouses de se laisser photographier. L'exposition de 2007 évoqua les rapports d'Yvonne Printemps – et la collaboration de Guitry - avec la couturière Jeanne

³⁵ Sacha GUITRY, *Le Cinéma et moi*, Ramsay Poche-cinema, 1990, p.110.

³⁶ *Ibid.*, p.113.

³⁷ Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p. 39.

Lanvin³⁸. Enfin, on sait qu'un livre entier fut consacré à *L'élégance de Jacqueline Delubac*³⁹.

Avec une frénésie qui rappelle celle du sombre héros de *Vertigo* d'Alfred Hitchcock, Guitry transforme les femmes qu'il rencontre en déesses de la Mode. Jacqueline Delubac raconte qu'il choisissait toutes ses robes chez Paquin et, le jour où elle avait eu l'audace incroyable d'en avoir acheté une sans le consulter, il explosa : « L'avoir choisie sans moi, c'est comme si tu m'avais trompée⁴⁰ », dit-il. Ses très jeunes épouses sont grisées au début, surtout les prolétaires, comme Yvonne Printemps, ou les vedettes en herbe comme Geneviève de Séréville, mais elles se lassent vite car elles comprennent que le personnage que leur fabrique Guitry n'est pour lui qu'une création littéraire ou artistique de plus, qui ne tient guère compte de leur réalité de femme. Leur agacement ressemble à celui de la compagne déçue de *Vertigo* car elles comprennent vite que ce n'est pas vraiment à elles qu'est destinée cette mise en scène. Il semble bien que Charlotte Lysès, la plus intellectuelle des cinq, l'ait compris plus vite que les autres. Elle se laisse photographier dans les magazines de mode mais elle est bien moins disposée que les quatre jeunes épouses de Sacha qui lui succéderont, à participer à ce qu'elle appelle « cette parade » qui lui semble futile. « Je n'étais ni la femme aux bijoux ni aux fourrures », dit-elle à Fernande Choisel. « Je n'étais pas le trompe-l'œil. J'étais le face-à-main avec tout ce que cela confère de fausse sévérité... Ces faux yeux de glace refroidissent l'intimité⁴¹. »

Ce film présenté par une élégante célèbre de l'an 1915 est aussi une réponse à ces Allemands qui pensent que la France « parisienne » a sombré dans le néant. La présence de Charlotte aux côtés de Sacha prouve aussi aux ennemis l'excellence de la mode française et sa disparition du film modifie donc en partie le sens de l'œuvre.

³⁸ Noëlle GIRET et Noël HERPE, *S. GUITRY, Une Vie d'artiste*, Cinémathèque, Gallimard, 2007, p. 122-123.

³⁹ Dominique SIROP, *L'Elégance de Jacqueline Delubac*, Adam Biro, 1994.

⁴⁰ Jacqueline DELUBAC, *op.cit.*, Julliard, 1976, p.151.

⁴¹ F.CHOISEL, *op.cit.*, p.39.

Lysès, actrice du « parlant »

Autre originalité du film, Charlotte tente, avec Sacha, de faire croire à une sorte de cinéma parlant en prononçant, depuis la salle où elle assiste à la projection du film, les paroles qu'elle « joue » sur l'écran. Ceci est très rare à l'époque et annonce, avec dix ans d'avance, le cinéma parlant.

James Harding en parle très bien :

« Après avoir averti le public de ce qu'il allait voir, Sacha rejoignait Charlotte dans un coin sombre près de l'écran. Il expliquait les enchaînements des plans et sa femme parlait des maisons des gens filmés. Les passages avaient été soigneusement repérés et les deux commentateurs réglèrent leurs paroles sur le mouvement filmé des lèvres avec une stupéfiante exactitude⁴². »

On voit donc ici que Charlotte ne se contentait pas d'apparaître en photo sur le programme. Elle jouait véritablement. On lui confia quand même le rôle très « féminin », donc réducteur à notre avis, de la seule description des différentes maisons qu'ils visitaient.

Sept ans avant le décès de Guitry, en 1950, Alex Madis, son biographe officiel, écrit, avec son accord,

« On voyait à l'écran Madame Charlotte Lysès et Sacha lui-même se rendant en voiture chez tel ou tel des gloires précitées, s'arrêtant, repartant. Mais, tout d'un coup, on ne les voyait pas seulement, on les entendait. Posté au proscénium au-dessous de l'écran Madame Charlotte Lysès et Sacha exprimaient à haute voix leur admiration pour « ceux de chez nous » et leurs mouvements de lèvres en image correspondaient avec une telle exactitude aux mots prononcés par eux en chair et en os que l'illusion était totale. Le film parlant était né⁴³. »

Madis signale également que « Guitry exigea qu'on fit cadrer la tête et le buste seulement, coupant le personnage à mi-corps, ce qui était mal considéré, à l'époque⁴⁴ ».

Selon Castans⁴⁵ enfin,

« On applaudit ses cadrages, ses travellings, la façon dont il fait alterner les plans lointains et les images rapprochées, dont il utilise la lumière du jour et dont il éclaire les intérieurs. »

⁴² J.HARDING, *Etonnant Sacha*, Grancher, 1965, p.98.

⁴³ A.MADIS, *Sacha*, L'Élan, 1950, p.266.

⁴⁴ Alex MADIS, *ibid.*, p.269.

⁴⁵ Raymond CASTANS, *Sacha GUITRY*, De Fallois, 1993, p.162.

Charlotte participait donc à cette entreprise d'avant-garde. Comme le rappelle Noël Simsolo, elle revendiquera donc, au moment du divorce, une partie des droits d'auteur du texte de la conférence et elle aura gain de cause. Sacha devra lui payer un dédommagement⁴⁶. Rappelons que Guitry déclare, dans son introduction au film, que « le cinéma est une invention prodigieuse et une source inépuisable de surprises et d'agréments⁴⁷ » à condition, sans doute qu'il ressemble à celui que Charlotte et lui viennent d'inventer, c'est à dire une sorte de parlant, avant la lettre. Il attendra vingt ans avant que les techniciens lui permettent de perfectionner son invention puisque *Pasteur et Bonne Chance*, ses premiers films parlants, datent de 1935. Il avait alors quitté Charlotte depuis presque vingt ans également.

L'amie des artistes

Son rôle d'hôtesse et d'actrice est, au départ, égal à celui de Guitry dans *Ceux de chez nous*. D'une part, ces deux brillants acteurs sont les rois de la scène parisienne et ils immortalisent, dans leur film, les amis qu'ils reçoivent ensemble chez eux. On les voit à la fois dans leur maison parisienne (visite d'Edmond Rostand) et dans leur célèbre villa normande (visite du cinéaste Antoine). Or, on sait que Mirbeau et Monet séjournaient très souvent dans cette villa normande de Yanville appelée *Chez les Zoaques* et que Charlotte appelait Monet « mon jardinier⁴⁸ ».

D'autre part, il est naturel que Lysés participe à cet hommage à part entière et non en tant qu'accompagnatrice décorative de l'auteur. Elle connaît, en réalité, autant de célébrités que Sacha, sinon plus. C'est elle qui lui a fait connaître Natanson, Bonnard, Roussel, Vuillard et Denis. Elle évoque aussi, dans ses conversations avec Fernande Choisel « ses vieux amis de la *Revue Blanche* » (qui publia Proust) à savoir Toulouse-Lautrec, Jules Renard, Tristan Bernard, Misia et Léon Blum.

⁴⁶ Noël SIMSOLO, *Sacha GUITRY*, Cahiers du cinéma, 1988, p 30.

⁴⁷ André BERNARD et Charles FLOQUET, *Album S.GUITRY*, Veyrier, 1983, p.78.

⁴⁸ Charlotte LYSES, *Archives Claude Monet, correspondances d'artiste*, p. 154.

« Avec de telles intelligences », dit-elle, « nos réunions étaient émaillées des meilleurs mots de l'époque, des avis les plus qualifiés sur les arts. Sacha en fit un grand profit⁴⁹ ».

On murmure même, dans Paris, qu'elle participe de très près à l'écriture des pièces de son mari. Elle en écrira, elle-même, une dizaine et l'héroïne de sa pièce à succès *Coucou* qu'elle fera jouer en 1930 est un prolongement évident de la jeune fille du *Beau Mariage* de Guitry. C'est une jeune fille rebelle qui a lu Blum et choisit de vivre à sa guise. Charlotte témoigne de ce qu'elle a connu.

Intellectuelle raffinée, musicienne passionnée, elle est très à l'aise avec les grands hommes du film. Sacha et elle se sont autrefois rencontrés et aimés en présence des écrivains et des peintres les plus célèbres. Ils ont pour amis communs Jules Renard, Tristan Bernard, Léon Blum et Monet. Elle est liée avec Debussy que sa meilleure amie et cousine, Emma Bardac, a épousé, malgré le scandale, après avoir eu longtemps pour amant Gabriel Fauré. Elle a bien connu Maurice Ravel et elle appartient donc à un milieu artiste assez « libéré » pour l'époque, ce qu'elle explique dans un de ses poèmes :

« Il y a longtemps, mon souvenir est tel
Que je revois comme un portrait unique
Ce premier ami : Maurice Ravel⁵⁰. »

C'est donc une intellectuelle qui participe au film (on sait, hélas, ce que Guitry pense des femmes de lettres) car Charlotte est sans doute, de ses cinq épouses, la plus cultivée et la plus liée au monde littéraire et artistique de l'époque. Quand elle sera abandonnée par son mari, Marguerite Moreno, muse des Symbolistes, et le brillant Cocteau épouseront sa cause et rejeteront Sacha.

⁴⁹ Fernande CHOISEL, *op.cit.*, p. 36.

⁵⁰ Jean-Pierre ARDOUIN, *Osiris, L'Oncle d'Arcachon*, Société historique d'Arcachon et du Pays de Buch, 1996, p. 25.

1.2.3 Charlotte Lysès dans *Ceux de chez nous*.

Dans le film

Nous devons donc lui rendre sa place dans le film où on ne voit plus désormais que le jeune Guitry un peu candide, âgé de 29 ans, qui paraît découvrir tout seul ces hommes remarquables alors qu'il partageait la célébrité avec Charlotte Lysès, aussi cultivée, aussi célèbre et aussi aimable que lui.

Dans la copie restaurée que détient la Cinémathèque, on la voit bras dessus bras dessous avec Monet son « jardinier ». On l'aperçoit penchée vers Rodin au pied de l'immense escalier de l'Hôtel Biron et surtout, on la voit bavardant joyeusement dans une rue de Tours où se dressent les ruines de l'immense Basilique Saint Martin. Elle sourit à Anatole France qui semble charmé par elle, car elle vient d'aller filmer sa maison appelée La Béchellerie, sur les hauteurs balzaciennes de Saint Cyr sur Loire, dans la banlieue haut-perchée de Tours. On l'aperçoit enfin, vêtue d'une robe immaculée, sur la pelouse de sa propriété de Normandie « Chez les Zoques », avec le comédien et cinéaste Antoine qui était leur ami commun.

En voix off.

Selon Alain Carou, « Sacha y dialoguait plaisamment avec sa femme. Elle est assise de l'autre côté de l'écran, dans un rôle de sottise⁵¹ », dit-il. « Elle est », dit-il aussi, « représentée dans un numéro d'hypocrisie envers une amie qu'elle aperçoit sur un trottoir » car Guitry « parsème son film de détails anecdotiques ». On la voit également, dans un travelling impressionnant pour l'époque, arriver à toute vitesse, en voiture dans la cour de leur propriété « Chez les Zoques ».

⁵¹ A. CAROU in *S. GUITRY, Une vie d'artiste*, Gallimard, 2007, p. 57.



Lysès et A. France à Tours in *Ceux de chez nous*
(S. Guitry, *Une Vie d'artiste*, op.cit., p. 58-59.)



Charlotte Lysès et Rodin à Paris
id.

Ce n'est donc pas une simple silhouette mais un véritable personnage qui est décrit par Guitry. Parlant de son interprétation de la très laide bonne du *Veilleur de nuit* que la grande Marguerite Moreno avait refusé de jouer, il déclara « Il fallait une actrice d'une rare intelligence pour accepter ce rôle. Le triomphe qu'elle remporta récompensa Charlotte Lysès du talent qu'elle avait dépensé et du courage qu'elle avait eu⁵² ».

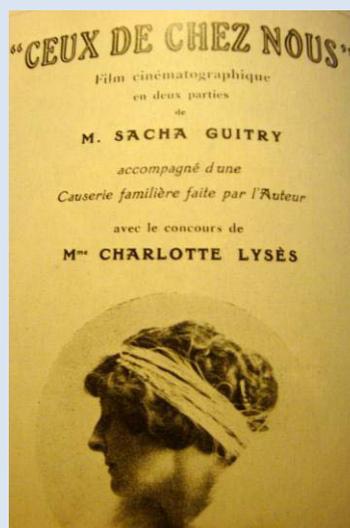
« Sacha et Charlotte », dit aussi Carou, « jouent sur scène leur arrivée à l'Hôtel Biron. Alors l'écran s'illumine, Rodin apparaît en haut des marches et descend à leur rencontre. Tous deux le rejoignent alors dans l'image, en pénétrant dans le champ par le premier plan. Le mur infranchissable qui sépare le public des acteurs est mis à bas », ce que Guitry a toujours souhaité faire et qu'il réalisera plus tard, lors d'une projection de *Quadrille*, avec Gaby Morlay, où les projections de films alternaient avec les interventions des acteurs. On pense aux étranges personnages de *Toâ* qui hésitent sans cesse entre réel et fiction et séduisirent, en 2010, Thomas Jolly⁵³, jeune metteur en scène inventif et respectueux.

⁵² S GUITRY, *Cinquante ans*, op.cit., p. 439.

⁵³ Thomas JOLLY donna en 2009-2010 une étonnante représentation de *Toâz*, au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis (93) qui provoqua un intéressant débat (*France Culture, Les mercredis du théâtre*, 22.09.2010), au cours duquel Jean-Laurent Cochet et T. Jolly évoquèrent, à propos de Guitry et bien au-delà du boulevard, des dramaturges aussi inattendus que Shakespeare et Claudel.



Charlotte Lysès et Monet à Giverny
in *S. Guitry, une vie d'artiste, op.cit.*



in *Album Sacha Guitry, Bernard et Floquet,*
1983, p. 78

Mais c'est grâce au couple que s'opère cette métamorphose et non grâce au seul Guitry.

1.2.4 Les raisons d'une disparition

On est donc étonné d'apprendre que Guitry retira sa brillante épouse du générique du film en 1939. Charlotte n'apprécia pas beaucoup ce caviardage ni celui de la version 1952.

Dans sa lettre pathétique du 8 mai 1953, elle annonce à Sacha Guitry que c'est sans doute la dernière qu'elle lui écrit. Elle mourut, en effet, trois ans plus tard dans le plus grand dénuement, mais ne lui pardonna jamais cet affront, comme on le voit dans une autre lettre d'elle non datée que cite Lorcey⁵⁴

«Il n'a pas hésité -de quel droit, au fait?- à me supprimer complètement dans le film *Ceux de chez nous* que nous avons tourné ensemble. Il est vrai que nos rôles étaient égaux. Cela a dû l'ennuyer probablement. Pauvre garçon ...et pauvre moi. »

⁵⁴ Jacques LORCEY, *Charlotte Lysès in Tout Guitry*, Séguier, 2007, p. 200.

Elle est relativement indulgente, mais un peu méprisante, en le traitant de « pauvre garçon » mais elle souligne quand même la vanité de son époux (« Nos rôles étaient égaux, cela a du l'ennuyer »). Le problème de la rivalité des acteurs homme et femme ne cessera de hanter Guitry. Sept ans après son divorce, il commencera à redouter les succès d'Yvonne et fera dire, nous l'avons vu, à l'acteur d'*On ne joue pas pour s'amuser* (1925), que si sa femme actrice est meilleure que lui, il considérera qu'elle l'a trompé.

Dans la version définitive de 1952, Guitry se trouve seul désormais et on cherche vainement l'hôtesse absente mais aussi obsédante que Clémentis, ce personnage du *Livre de rire et de l'oubli* de Kundera, dont l'auteur raconte qu'il fut caviardé par le dictateur Gottwald sur une photo de groupe stalinienne. Clémentis fut, par la suite, pendu sur ordre de Gottwald, et il ne reste désormais de lui, sur la photo officielle, que sa toque de fourrure qu'il avait aimablement prêtée au dictateur frigorifié⁵⁵. Il n'y a, bien entendu, pas de commune mesure entre l'élimination de Charlotte et celle de Clémentis mais le principe est strictement le même.

Sacha pensa sans doute, par la suite, que Charlotte n'était qu'un élément décoratif inutile, lors de ses rencontres avec les grands hommes. Pour Alain Carou « ce procédé de remontage des plans pour en éliminer Charlotte Lysès est incontestablement inélégant⁵⁶ » mais quand on sait ce que Guitry pense des femmes on n'est pas tellement étonné. Un certain nombre d'explications nous paraissent évidentes.

Pour Dominique Desanti, ce film est accompagné d'une causerie faite par l'auteur, avec le concours de Lysès. Cette causerie sur laquelle, après leur divorce, Charlotte exigera logiquement des droits incitera Sacha, en 1931, à réécrire une présentation *pro domo*, où il est le seul à parler des grands hommes. Peut-être Charlotte avait-elle oublié l'affront qu'elle avait infligé à Sacha en faisant apposer des scellés sur les bobines du film ? Pourtant, le ton de la lettre de 1953 est amer mais pas agressif. Charlotte est sans aucun doute celle qui l'a aimé le plus.

⁵⁵ Milan KUNDERA, *Le livre du rire et de l'oubli*, Gallimard, 1978, p. 9.

⁵⁶ Alain CAROU, *op. cit.*, p. 58.

Autre explication : peut être désirait-il apparaître à l'écran comme le seul et unique admirateur de ces grands hommes dans un monde très masculin. Carou se moque un peu du mari de Charlotte et déclare : « Pour Guitry, le rôle de gardien de la flamme nationale ne se divise pas. » Remarquons que Sarah est, avec l'actrice incolore qu'Antoine fait répéter, la seule femme du groupe.

Pensait-il que Charlotte, vêtue de toilettes 1900, donnerait de lui une image quelque peu surannée. Geneviève de Sérévillle qui se promenait avec Sacha, la rencontra par hasard, peu avant la guerre. Elle raconte l'embarras qu'éprouva son mari. La vieillesse évidente de Charlotte rappela soudain au couple l'âge avancé de Sacha. Charlotte qui dissimulait son visage fatigué derrière une voilette disparut soudain et Sacha resta mélancolique pendant quelque temps. Il leur fut impossible de parler. « Il ne fut jamais plus question d'elle entre nous⁵⁷ », écrit-elle. On trouve une scène analogue dans *Le Roman d'un tricheur* quand Sacha retrouve la vieille comtesse (Marguerite Moréno) qu'il avait aimée autrefois.

1.3 Après la « Parade »

Si l'on en croit Charlotte, Sacha n'a cessé d'évoquer leur histoire commune dans la suite de son œuvre. Elle a, elle-même, créé une *Madame Leburau* dont le nom rappelait fâcheusement la pièce de Guitry (Deburau) qu'elle n'avait pas pu jouer à cause de leur brouille.

Pour ce qui est du cinéma, leur histoire apparaît en filigrane dans celle du couple d'acteurs du *Comédien* où Marguerite Pierry, amoureuse acide et jalouse, ressemble peut-être à la Charlotte jeune qui était, comme elle, plutôt osseuse et péremptoire. C'est aussi Marguerite Pierry qui interprète l'épouse amnésique et envahissante d'*Aux deux colombes*. Dans sa lettre précitée de 1953, Charlotte lui reproche d'avoir tourné *Mon père avait raison* qui leur ressemble trop. « J'ai trouvé affreux que tu aies écrit *Mon père avait raison*. Je t'ai attendu deux ans, comme tu me l'avais dit mais tu n'es pas revenu ».

⁵⁷ Geneviève de SEREVILLE, *Sacha Guitry, mon mari*, Flammarion, 1959, p. 62-63.

C'est surtout avant leur rupture que Guitry laisse échapper des preuves de son impatience et de son désamour. Dans *La Pèlerine écossaise* (1914), Charlotte porte une pèlerine aussi fatiguée que leur relation. « Le respect que l'on se doit », dit Sacha dans la pièce, « diminue chaque jour et la pudeur s'en va ». Quatre ans plus tard, ils seront séparés.

1.3.1 La Muse de Savoir

Comment se remettre d'une telle chute ? Elle avait été la compagne de celui que ses collègues dramaturges, humiliés par ses succès, voulurent interdire en partie sur les scènes parisiennes, dès 1930. La cruauté de ses partenaires fut terrible : « On a congédié la boniche ! », lancèrent-ils à Fernande Choisel⁵⁸. Après une très grave maladie dont parle Louis Verneuil⁵⁹, elle partagea la vie d'un amant écrivain très célèbre de l'époque, Alfred Savoir, avec lequel elle créa cinq pièces, en compagnie de Jules Berry. L'une d'elle s'intitulait *La Huitième Femme de Barbe-Bleue* (1921) et elle jouait le rôle que reprit Claudette Colbert dans le film de Lubitsch (1938).

Quelle fut donc l'influence exercée par Guitry sur la suite de sa carrière ?

Ayant vécu dans l'intimité d'un créateur, elle voulut redevenir avec Savoir ce qu'elle avait été avec Guitry, c'est-à-dire à la fois metteur en scène, dramaturge, actrice et femme d'un créateur. Elle mit donc en scène deux pièces de Savoir en 1924, *Le Garçon d'étage* et *Ce que femme veut* et elle en écrivit neuf : *Les Baladins*, *Le Saint-Bernard*, *Par les temps qui courent*, *Le bout du monde*, *Montmartre au clair de lune*, *Le Voyage de Pierrot*, *Frelon* et *Le Voile d'argent*. Elle n'en fit représenter qu'une mais elle eut beaucoup de succès : ce fut *Coucou* en 1930.

Elle fut toujours considérée comme une excellente actrice. Quand il apprend qu'elle jouera *Pour avoir Adrienne* de Louis Verneuil, le critique Félix Gandara est enthousiaste : « On aura la joie » écrit-il, « d'applaudir Charlotte Lysès, l'incomparable comédienne. Nous avons craint un moment que son état de santé ne lui permette pas cette création mais elle s'est rétablie à temps et c'est elle qui créera

⁵⁸ Fernande CHOISEL *op.cit.*, p. 27.

⁵⁹ Ois VERNEUIL, *Rideau à neuf heures*, Deux rives, 1945, p. 381.

le rôle d'Adrienne que Louis Verneuil a écrit spécialement pour elle⁶⁰ » et, quelques jours plus tard, il écrit encore : « La pièce a rencontré une interprétation supérieure. Madame Charlotte Lysès se joue du rôle d'Adrienne comme d'une paille. Cette grande artiste qui a souvent porté des poids plus lourds est exquise avec naturel, finesse et facilité⁶¹ ». C'est sans doute une allusion aux rôles difficiles et denses (« des poids plus lourds ») joués par Charlotte dans les pièces de Guitry qu'elle a « portées » à bout de bras. On dit même qu'elle les a écrites en partie. C'était, en tous cas, une écrivaine de théâtre doublée d'une excellente actrice. Quand elle crée *La Huitième femme de Barbe bleue*, Gandara dit encore : « Il faut dire que M. Savoir a trouvé une véritable collaboratrice en sa principale interprète. Madame Charlotte Lysès anime véritablement ces quatre actes et en rend perceptible les nuances les plus subtiles⁶² »

On sent vraiment que l'égérie de Guitry est devenue pour lui - et pour le public - la muse de Savoir, auteur à succès de l'époque. Denis Amiel (1884-1977), dramaturge célèbre pense que le mot « Lysès » est fait de deux petites syllabes stridentes qui crissent et sonnent clair comme un chant de cigale. Selon lui, « Charlotte Lysès a fabriqué deux grands auteurs peut-être les plus brillants de l'heure : Sacha Guitry et Alfred Savoir⁶³ ». En 1920, elle joue avec une certaine malice, au Gymnase, une *Madame Lebureau* de Mouëzy-Eon et sa carrière théâtrale se poursuit assez brillamment pendant une quinzaine d'années. Mais Alfred Savoir mourut en 1934 et elle cessa alors de jouer ou presque.

Après son divorce et la mort imprévue de Savoir, Charlotte Lysès ne retrouva jamais de metteur en scène ou d'auteur à son niveau. L'âge venant, elle ne pouvait plus jouer les jeunes filles ou les jeunes femmes émancipées qui avaient fait son succès. Sa relation étroite avec Guitry, puis avec Savoir, intimida sans doute aussi un certain nombre de dramaturges et de cinéastes. Après le départ de ces deux brillants auteurs, les rôles se firent plus rares.

⁶⁰ Félix GANDARA, *La Rampe*, 4.5 .1919.

⁶¹ Félix GANDARA, *La Rampe*, juin 1919.

⁶² Félix GANDARA, *LA Rampe*, 16. 2.1921.

⁶³ Denys AMIEL cité par Raymond HERMENT, *Charlotte Lysès*, Gardescel, Nice, 1958, p. 111.

1.3.2. *Quartier sans soleil*

On regrette vraiment que *Ceux de chez nous* soit sa seule participation à un film de Guitry quand on découvre son sens comique dans *La Chanson d'une Nuit* (Litvak, 1932) où elle chante avec beaucoup de finesse et de brio en compagnie du ténor Jean Kiepura. On remarque sa discrète ironie quand elle s'adresse au charmant Jean Sablon dans *Tante Aurélie* (Diamant-Berger, 1931). On note son jeu subtil et attachant dans *Quartier sans soleil* (Kirsanoff, 1939) où elle est une femme vieillissante et veule, brutalisée par son jeune amant infidèle, et attachée passionnément à sa famille de prolétaires misérables. Elle y est ridicule et touchante. Paul Vecchiali dit d'elle « qu'elle bat Anna Magnani sur son propre terrain » et il pense « qu'à la seule vision de ce film, Kirsanoff peut rivaliser avec les plus grands⁶⁴ ». Elle n'eut pas de chance car *Quartier sans soleil* ne sortit qu'en 1949, époque où ses imprudentes interventions à la radio pendant la guerre la tenaient définitivement éloignée des studios.

Le cinéma parlant perdit beaucoup à la suite de sa rupture avec Guitry. C'est en tous cas ce que dit J.G. Auriol, journaliste à *Pour vous*, en 1932, qui regrette « qu'elle n'ait pas trouvé sa place dans nos films ». Il trouve cela « stupide » et « navrant ». Charlotte elle-même n'est guère ravie de ses rôles au cinéma. Un metteur en scène béotien eut l'audace de lui demander un jour « si elle avait l'expérience de la scène » ! Elle n'aime ni *La Chanson d'une nuit* où elle se trouve « méconnaissable » ni *La Dame de chez Maxim's* « qui ne correspond pas à sa personnalité », dit-elle⁶⁵. Comme le remarque Pauline Carton dans une interview sans référence, « on se trouve souvent beaucoup plus intelligent que le metteur en scène mais, avec Guitry, c'est le contraire ». Sa carrière se poursuivit au cinéma dans des films à succès comme *Katia* (Tourneur 1938) ou *Pontcarral* (Jayet 1942) mais ces rôles furent très courts et peu intéressants. Détail piquant, elle aura pour partenaire, l'amie intime de Marcel Proust : la comédienne Louisa de Mornand, dans *Le Rosaire* (Ravel 1934).

De 1942 à 1956, date de sa mort, elle ne tourna plus.

⁶⁴ Paul VECCHIALI, *L'Encinéclopédie*, Editions de l'œil, 2010, p. 863.

⁶⁵ Jean-Georges. AURIOL, *Pour Vous*, 17.2.1932.

On peut donc dire que sa rencontre avec Guitry ne l'aida pas tellement dans sa carrière au cinéma car elle était trop âgée quand débuta le parlant. Comme le rappelle Armel de Lorme dans un livre récent, dans *Quartier sans soleil*, elle mérita « le premier, le seul véritable titre de gloire à l'écran avec *Quartier sans soleil*⁶⁶ ».

1.3.3 La Revanche de *La Voie Lactée* (Savoir, 1932)

Fut-elle à l'origine de l'écriture de la pièce d'Alfred Savoir, *La Voie lactée*, en 1932, qui décrivait, avec beaucoup de méchanceté et de talent, Sacha, Yvonne et Jacqueline Delubac ? Le texte faisait aussi allusion à son mariage comique avec Sacha. Savoir était très célèbre, sa pièce eut beaucoup de succès et Sacha fut très en colère.

On se demande quel fut le rôle exact de Charlotte dans cette entreprise. Elle venait de créer cinq pièces de Savoir, mais elle ne joua pas dans celle-là. Sans doute avait-elle fait des confidences à l'auteur sur sa vie avec Guitry, car on croit vraiment l'entendre quand un des personnages, parlant de Sacha (Till dans la pièce), conseille à un collègue de ne jamais parler d'un autre acteur devant lui « Si tu en dis du bien », persifle-t-il, « il ne sera pas content et, si tu en dis du mal, tu n'en diras jamais assez ! ». Savoir est plus honnête quand il fait dire au sosie d'Yvonne Printemps, « Moi, ta femme, je ne suis qu'un personnage autour duquel tu écris une pièce et une partenaire qui la joue⁶⁷ ». C'est aussi ce dont se plaignait Charlotte. Surnommée « Miss Citron » par Lucien Guitry, elle tint probablement ces propos acides.

Guitry n'eut pas le temps de se venger, comme il s'était promis de le faire, car Savoir mourut l'année suivante mais il comprit sans doute d'où provenaient ces coups.

1.3.4 Lysès auteur de *Coucou*

En 1930, elle écrivit *Coucou*, mit en scène cette pièce et la joua avec un grand succès mais elle ne fit jamais jouer les huit autres qu'elle avait écrites. *Coucou*

⁶⁶ Armel DE LORME, *Ceux de chez lui*, Ed. Armel De Lorme, 2010, p. 52.

⁶⁷ Alfred SAVOIR, cité par Raymond CASTANS in *S. Guitry, op.cit.*, p. 285.

connut un grand succès et la douzaine de critiques que possède la BN est élogieuse. Ainsi, Paul Reboux déclare dans *Paris-Soir* : « C'est une comédie gracieuse, spirituelle brillante et plus profonde qu'il n'y paraît⁶⁸. » Le sujet est un peu scabreux pour l'époque. Une jeune avocate Coucou, qui a sans doute lu Blum, décide de ne pas épouser le fiancé bourgeois qu'on lui destine et d'obéir à son instinct. Elle simule donc un mariage avec son nouveau fiancé et célèbre avec lui sa première nuit. « L'affranchissement de Coucou paraît tout naturel » avoue Reboux. Revenue de ses erreurs, la jeune fille revient finalement au monsieur sérieux du premier acte, ce qui en fait un personnage bien moins intéressant. Charlotte impressionne le journaliste Max Rateau qui l'interroge et la voit « sans nervosité ». « Avec la promptitude de l'éclair », elle inspecte tout, vérifie tout, rectifie un jeu de scène et rien n'échappe à sa vigilance⁶⁹. Malheureusement, elle ne parviendra pas à faire jouer ses autres pièces.

1.3.5 La guerre

Son attitude concernant la guerre est assez étrange. Déjà, en 1938 au moment de Munich, comme le raconte Carlo Rim dans *Mémoires d'une vieille vague*, en présence de Saint-Exupéry et du peintre Kisling, elle déclare qu'elle « ne connaît que deux seuls génies vivants : Hitler.... et Sacha⁷⁰! » Son attitude fait évidemment scandale. Ont-ils bien compris cet humour grinçant et cette amertume profonde. Une certaine délectation morose la pousse sans doute à unir Sacha, qu'elle aime toujours, et le monstre nazi. Elle travaillera ensuite imprudemment pour la radio vichyste où elle parlera de Monet, de Renoir, de Ravel et de Courteline dans une série intitulée *Au soir de la vie*. « Causeries innocentes⁷¹ », dit Marie-Jeanne Viel. Comme Sacha, elle aura donc des problèmes à la Libération et pour des motifs en partie comparables.

Charlotte avait cru, comme tant d'autres en 1940, à la valeur du Maréchal Pétain. Aussi inconsciente que Guitry, elle écrivit alors dans *La haine et le passé*,

⁶⁸ Paul REBOUX, *Paris –Soir*, 8.5.1930.

⁶⁹ Max RATEAU, *Volonté*, 6.5.1930.

⁷⁰ Carlo RIM, *Mémoires d'une vieille vague*, Gallimard, 1961, p. 132.

⁷¹ Marie-Jeanne VIEL, *Pour Tous*, 21.6.1955.

quatre vers adressés aux allemands qui lui coûtèrent très cher mais qui n'étaient que

« Je ne puis m'empêcher dans mon cœur
De dire tout bas merci
Pour avoir, bien qu'étant vainqueurs,
Voulu respecter Paris.⁷² »

l'expression très imprudente d'un soulagement semblable à celui qu'on éprouve à la fin

de *Paris brûle-t-il ?* (Clément 1966). Comme beaucoup de français, elle est heureuse que Paris ne soit pas détruit et c'est tout. Mal comprise, elle mit trois ans à se justifier de ces paroles imprudentes ...mais raisonnables. Elle exprime ailleurs sa tristesse :

« Et la défaite est venue
Sans prendre de formes
Et si nous voyons dans la rue
Beaucoup de sortes d'uniformes
Hélas ! Ils sont portés par d'autres
Ils sont verts, bleus ou gris
Mais ce ne sont plus les nôtres
Et nous demeurons muets et surpris.
Comprenant mal ce qui arrive.
Pourtant Paris c'est toujours Paris⁷³ »

Elle ne se réjouissait évidemment pas de l'arrivée des Allemands en France, comme on l'en accusa. Sa relation ancienne avec Guitry, lui même indument traité à la même époque, n'arrangea pas les choses. La sottise et la délation eurent raison de sa carrière.

1.3.6 Charlotte parolière

Assez fatiguée mais toujours intéressée par la musique, elle écrivit, sur le tard, les paroles de quelques chansons, car elle avait chanté elle-même dans le film

⁷² Charlotte LYSES, *La Haine et le Passé*, cité par R. HERMENT, op.cit., p. 131.

⁷³ Charlotte LYSES citée par R. HERMENT, op.cit., p. 132.

de Litvak. Elle écrivit, entre autres, un texte pour Damia *Un Soir de fête* (1942)⁷⁴ où elle évoque les caboulots nogentais du dimanche, dans le style de *La Belle Equipe* de Duvivier (1936)

« Qu'elle était belle la fête !
Où dimanche claquait comme un drapeau.
Ma tête contre sa tête,
On riait tous deux au bord de l'eau.
...Avec Jean- Pierre, bien enlacés,
Que nous avons bien dansé ! »

En dépit du talent de Damia qui interpréta cette chanson, il est aisé de constater qu'elle a bien oublié ses amis Ravel et Debussy et l'esprit de Sacha Guitry.

Le rôle de Charlotte Lysès, s'il est exceptionnel dans son théâtre, n'est pas prépondérant dans le cinéma de Guitry.

Dès le début, il lui confie le rôle - malgré tout limité, puisque le film fonctionne dorénavant sans elle -, d'ambassadrice de la mode et de la femme française. Par sa présence à ses côtés, Sacha désire prouver aux spectateurs de 1915 qu'une actrice française peut également être l'amie des intellectuels, des écrivains et des peintres de renom. Il la place donc à égalité avec lui. Sa photo orne le programme et son nom est aussi gros que le sien. Il s'agit, dit-il, « d'une causerie familière par l'auteur accompagné de Madame Charlotte Lysès⁷⁵ ».

Guitry voulait aussi montrer qu'une intellectuelle n'est pas nécessairement un « bas bleu » comme on disait alors car les « bas-bleus » sont censés mépriser l'élégance. Ce n'est pas le cas de Charlotte dont les robes et les chapeaux ornent les magasins de mode de l'époque. Elle joue des textes difficiles, elle écrit souvent avec son mari mais c'est aussi une jolie femme. Cette persona assez progressiste était séduisante.

Hélas, la colère, mauvaise conseillère, entraîna Guitry sur une voie moins noble, voire fascisante et le nom de Charlotte disparut du film sans qu'on prévienne

⁷⁴ Charlotte LYSES, *Un soir de fête*, Harcourt de la culture, Believe, 22.0. 06.

⁷⁵ Sacha GUITRY, *50 ans, op.cit.*, p. 651.

les spectateurs de ce caviardage. Sa misogynie et, singulièrement, son horreur des intellectuelles sont bien connues. Charlotte fut la plus indépendante et la plus intellectualisée de ses épouses et l'orgueilleux Sacha en souffrit. De là à mutiler une œuvre, il y a quand même une marge.

Qu'apporta t- elle à Guitry ?

Au théâtre presque tout, car il lui demanda de jouer sa vie et l'histoire de son couple, très cruellement parfois, comme dans *Jean de La Fontaine*. Elle souffrit beaucoup de ses indiscretions. Dans une lettre citée par J.P. Ségot⁷⁶, elle gémit : « Il a trainé l'histoire de notre vie conjugale, de notre existence privée dans toutes ses pièces... et cette impudeur continue avec ses nouvelles conquêtes ». Elle dit aussi, ce qui nous semble très moderne : « Je n'ai jamais voulu être cette femme-objet dont il a tant besoin⁷⁷ ». C'est pourtant un peu ce qu'elle fit de bon gré dans *Ceux de chez nous*. Elle en fut mal récompensée.

Elle lui fit don de son intelligence et de son talent d'interprète mais surtout, elle l'obligea à travailler et elle créa, autour de lui, une atmosphère joyeuse, paisible et cultivée qui l'aida beaucoup à écrire. C'est grâce à elle et à ses conseils qu'il créa ses premières pièces qui comptent souvent parmi les meilleures, comme *Le veilleur de Nuit*. Elle le débarrassa aussi, en le brouillant avec Lucien, de la présence écrasante d'un père qui l'aurait peut-être empêché de se réaliser.

Elle n'était pas la muse de Sacha. Trop intellectuelle pour provoquer une passion romantique, elle n'était pas non plus une icône gracieuse comme Jacqueline Delubac ou Geneviève de Sérévile. Elle ne devint pas sa créature comme les quatre suivantes et ne lui permit pas du tout de jouer les Pygmalion. A vrai dire, c'est plutôt l'inverse qui se produisit.

Que lui apporta Guitry ?

Sans aucun doute, la possibilité de créer en sa compagnie des pièces intéressantes et la notoriété qui s'ensuivit car, quand ils se rencontrèrent, elle n'était

⁷⁶ Jean-Philippe.SEGOT, *op.cit.*, p.159.